

LA CHRONIQUE DES CINQ

L'ENVERS D'UN PARADIS

André Gide : Retouches à mon retour de l'U.R.S.S. (N.R.F.). — Pierre Herbart : En U.R.S.S. 1936 (N.R.F.). — Jean Fontenoy : Cloud, le communiste à la page (Grasset).

L'U. R. S. S. est encore une fois sur la sellette. Voici trois livres sur son cas, dont l'un a, en moins, vu le retour de son auteur en court point risque de parler inaperçu.

M. Gide, il le déclare lui-même, n'a pas été une recrue « de tout repos » pour le communisme. Sa carrière dans le parti se termina par un éclat : « Retour de l'U. R. S. S. », où il déclarait la faillite de la révolution russe. Il ne s'était certes pas attendu à un concert de louanges de la part de ses camarades. Aussi n'en eut-il point, mais bien une pluie d'imprécations. Le grief majeur que l'on lui imputa contre lui, ce fut qu'en s'attaquant à la Russie soviétique, il portait atteinte à la cause même du parti, lequel, comme chacun sait, a son destin lié.

Et de fait, à droite, ce fut une belle clabauderie. M. Gide avait eu beau afficher quelques précautions dans son avant-propos, les feuilles bien-pensantes n'avaient pas manqué de faire ripaille avec ces morceaux tout crus de l'ogre bolchévick, tout offerts qu'ils fussent par les mains impures d'un non-communiste paillard. Et avec cette annexion ridicule, mais parfaitement attendue, d'un ouvrage qui se défendait pourtant fort bien d'en vouloir au communisme, la presse, qui fait journalièrement profession de l'anticommunisme facile que l'on sait, avait célébré un triomphe nouveau devant ses lecteurs monomanes.

Mais, en somme, quelle importance ? Les communistes n'ont jamais espéré, pensons-nous, recruter des militants dans les phalanges des lecteurs du « Jour » ou du « Flambeau ». Le danger grave était pour les troupes mêmes du parti, où l'icônoclaste avait chance de porter le désordre. Peut-être les masses furent-elles peu touchées. Mais parmi la hiérarchie, les fanatiques grinçant des dents et grondèrent l'anathème. Et il était fatal qu'un malaise se répandit dans les rangs, et que d'accusés même fussent consternés, accoutumés qu'ils étaient à la contemplation euphorique de leur paradis lointain.

C'est que M. Gide, malgré l'accusation portée contre lui par certains d'avoir voulu faire une « grosse affaire commerciale », n'était certes pas un quelconque « pisse-copie », tirant à la ligne pour alimenter d'une enquête exhaustive quelque quotidien en mal de manchettes à effet. C'était un écrivain illustre, dont l'entrée au parti avait été claironnante. Et c'était un voyageur incontestablement de bonne foi, qui, en contact fortuit et bref avec un pays représentant à son espérance l'Idéal en construction, avait recueilli à chaque pas des chocs douloureux, devant tels faits, tels comportements, tels gestes, telles paroles, qu'il n'aurait pu prévoir ; et qui, au retour, ne pouvait se retenir, en homme de bonne foi, de les soumettre à d'autres hommes qu'il croyait de bonne foi. Bien du reporter à préjugés, rien du partisan renégat ; mais un homme déçu, alarmé, qui criait casse-cou à des compagnons qu'il estime abusés, comme lui.

Alors des avocats se levèrent, qui soutinrent avec chaleur la thèse adverse, et engagèrent une discussion avec le pèlerin désabusé. Pour la plupart, leur bonne foi n'était pas discutable. Et M. Gide n'a garde de traiter de malhonnêtes les répliques de MM. Nizan, Grenier, Pons ou Alessandri. Mais il leur répond dans un second ouvrage : « Retouches à mon retour de l'U. R. S. S. », dans lequel il se place délibérément sur le terrain où ils ont prétendu l'entraîner, celui de l'analyse dogmatique de la situation générale en U. R. S. S., analyse renforcée de statistiques « éloquentes », comme elles le sont toutes.

Nous ne nous occupons ici, en principe, que de doctrine ; mais nous ne saurions nous empêcher de dire que le premier ouvrage était sans doute plus capable d'entraîner l'adhésion, par ce qu'il avait de plus direct, et, pour tout dire, de lyrique. Ici, nous avons surtout affaire à un réquisitoire quasi impersonnel, abondant en chiffres-massues, un parmi les autres, qui pourtant ne manquent point. Il rétorque encore la malheure des autres ennemis ; il ne suffira probablement pas à convaincre ceux à qui s'adresse l'auteur, qui pourront toujours lever que les chiffres sont faux.

croient vrais, se refusent à en tenir compte ; car l'honnêteté intellectuelle à l'égard des autres, et plus encore à l'égard de soi-même, est la chose au monde la moins commune. Vous nourrez écrire les « Envers du Grand Siècle » que vous voudrez, accumuler les documents d'archives et en citer les notes, vous paraîtrez odieux ou risible aux adorateurs « quand même » du siècle de Louis XIV. CAR ILS ONT DES OREILLES, ET N'ENTENDRONT POINT.

Non, ce n'est pas quelque chose de ce lyrisme dont nous parlions tout à l'heure ; telle page terrible sur le « despotisme » stalinien, tel cri de pitié pour les « martyrs » innombrables, tel couplet sur la « pourriture » qu'engendre la formation de toute nouvelle bourgeoisie, thème cher à l'auteur. Un chapitre personnel (VIII) évoque les privilèges odieux qu'il a partout rencontrés, et dont il a lui-même joué à son dam, ne faisant pas un repas qui ne fut un festin « immoral » et « antisocial », digne de la Russie des boyards, et trouvant partout l'accueil le plus fastueux. « J'étais venu pour admirer un nouveau monde, et l'on m'offrait, AFIN DE ME SEDUIRE, toutes les prérogatives que j'abominais dans l'ancien. » C'est là ce qu'il appelle le « tragique » de son aventure.

Mais l'ensemble s'apparente à tels ouvrages ou opuscules que l'auteur déclare avoir lus depuis son voyage pour se documenter : ceux de Guérin, Trotsky, Mercier, Yvon, Serge, Legay, Rudolf.

« De mois en mois, commence-t-il, l'écart de l'U.R.S.S. empire. Il s'écarte de plus en plus de ce que nous espérons qu'il serait — qu'il était. » Et il appuie cette proposition sur un examen de la situation économique, sociale, morale.

Le indement des usines ? De la « Pravda », et des « Izvestia », sources peu suspectes, il tire des chiffres désastreux sur les déchets et rebuts. Qu'il s'agisse d'automobiles, de disques de phonographe, de cahiers d'écolier, de chaînes, d'instruments de chirurgie, partout ce ne sont que maléfices effrayants.

Le sort de l'ouvrier, du paysan ? C'est un serf, attaché à son usine, à son kolkhose ; s'il veut « réussir », il doit être inscrit au Parti, ce qui n'est pas facile ; et une fois inscrit, il ne peut s'évader sans danger. Les salaires, fort insuffisants à la base, montent de prodigieux écarts. Et les profiteurs sont aussi nombreux que les capitalistes actionnaires de jadis ; ils sont seulement plus cachés ; et c'est « le parfait comble de l'horreur » que de ne pas savoir par qui on est exploité ; « évanouissement du grief » ! Une bureaucratie souveraine fait peser sa dictature sur le prolétariat. Et les sinécures abondent, dont les bénéficiaires sont « les plus chauds approbateurs du régime ». Pourtant, M. Gide note honnêtement, comme il l'avait déjà fait dans son « Retour », que les gens qu'on voit dans les rues, du moins les jeunes, ont l'air heureux malgré la misère qui sévit ; et il tente d'expliquer cette contradiction par des aperçus fort subtils sur l'âme russe et son « extraordinaire aptitude et propension au bonheur » en dépit de tout.

L'état sanitaire, si vanté dans les panégyriques, reste fort imparfait : 102 pharmacies seulement à Moscou ; maisons d'accouchement et crèches fort rares, mais en nombre très restreint. Et il y a surtout l'épouvantable question du logement, qui ne fait que s'aggraver : « On l'on loge à trois dans la même pièce, on risque fort de devoir bientôt loger à quatre ou cinq. » Quant aux chambres de bonnes, les architectes ne les font pas figurer sur leurs plans, mais il y a tout de même des bonnes, que l'on a ainsi une excellente raison de faire coucher dans le couloir ou n'importe où.

L'instruction est encore plus déficiente : l'analphabétisme, la désertion scolaire, autant de fléaux ; les livres de classe fourmillent d'erreurs burlesques ; les instituteurs ont des salaires de famine. Et les libertés essentielles sont étouffées. Sur ce point, déjà amplement traité dans son « Retour », M. Gide revient encore pour citer les contraintes imposées à des savants, à des artistes en série de chœma-

les, les écrivains, ceux du monde qui écrivent « dans le bon sens » ont une situation vraiment hors de pair. La police est partout. Le délit de la « mauvaise foi » est puni sévèrement, toute confiance, tout abandon, n'ont aucune garantie certaine. Quant à la justice, M. Gide, qui ne commettait pas encore les tout derniers événements, n'en a touché qu'un mot, mais il est dur.

Des appendices d'intérêt secondaire complètent le volume, sur lequel nous n'insisterons pas.

« Au cours des épreuves subies, le communisme de l'auteur semble être resté intact. Mais sa religion est entière, M. Gide, en son âme de protestant, refuse, comme on aurait pu s'y attendre des longtemps, toute obédience au régime et à son pontife. Tout au plus manifeste-t-il dans une lettre à M. Guéhenno mise en appendice, quelque penchant pour les vues d'un des docteurs de cette loi, qui est Trotsky.

La loupe qui se dégage des « Retouches » est encore un coup que le diable a trop duré ; c'est mal servir le peuple que de l'aveugler. Il est grand temps que le parti communiste de France consente à ouvrir les yeux, grand temps qu'on cesse de lui mentir. Ou, sinon, que le peuple des travailleurs comprenne qu'il est dupé par les communistes, comme ceux-ci le sont aujourd'hui par Moscou. » Quant à la « glorieuse et douloureuse Russie », son exemple nous inouïre dans quel sable une révolution peut s'enliser.

Le livre de Pierre Herbart : « En U. R. S. S. 1936 », rejette la même idée dans son avant-propos. L'auteur, qui avait été un des cinq compagnons de M. Gide, y explique les scrupules d'opportunité qui l'ont d'abord retenu de publier ses pages de journal sur l'U. R. S. S. Mais, dans ces luttes contre son « optimisme criminel », dont deux articles écrits dans « Vendredi » à propos du « Retour » de Gide, et cités en appendice, montrent la ténacité, il en est arrivé à être pleinement d'accord avec celui qu'il blâmait de sa verve ! « Il est impossible désormais de défendre l'U. R. S. S. sans mentir et sans avouer que l'on ment. Une telle méthode ne peut servir la cause de la Révolution. »

Et le journal qu'il se décide à publier, aussi bien dans les pages qui se rapportent à un voyage antérieur, que dans celles qui évoquent le voyage même fait avec M. Gide, confirme sur plusieurs points, et en quelque sorte, illustre le « Retour » et son complément. Nous signalons, entre autres pages marquantes, certaine évocation fort curieuse de la rumeur d'une foule fervente de prières dans une église, le jour des Pâques russes, comme au temps du tsarisme ; et aussi le contraste qui frappe un jour l'auteur, à Sochi, le port de la mer Noire, entre des ouvriers au fort baigne de leur, qui défontent la chaussée devant un palais, et les femmes maigres, en grotesques pyjamas de plage, qui passent en flirtant avec de gros messieurs ou d'élegants gigolos.

C'est donc la cette Russie qu'on nous disait « si belle ». Mais Jean Fontenoy, dans une charge un peu grosse peut-être, mais plaisante, cherche lui aussi à mettre la situation en lumière. Il a entrepris, dans « Cloud, le communiste à la page », de conter l'histoire d'un militaire, d'un vrai, d'un dur, d'un à qui « on ne le fait pas ». C'est un peu schématisé, mais c'est drôle. Et comme au fond de tout cela, qui ne fait que et aussi un peu de mauvaise foi, c'est dans la règle du jeu. Cloud, dans un bon argot moien, forcé par endroits, raconte comment il est devenu communiste, non qu'il, et l'avantage qu'il en tire. Il est, et dans la ligne ». Staline revient, point dupe de l'U. R. S. S. ; il joue le jeu parce qu'on fond d'un malin. Il ne cherche la qu'un moyen d'arriver. On, d'un malin, un brave petit combattant, mais est-il possible de nous faire croire comme semble vouloir l'auteur, que les communistes à dans le rang sont tous de la même farine que Cloud ? Si c'était vraiment à cela que tendait le parti, qui pourrait parler d'extrême gauche ?

Tout nouveau, nous ne devons le préférer au livre de M. Gide.